# ÉPITRE

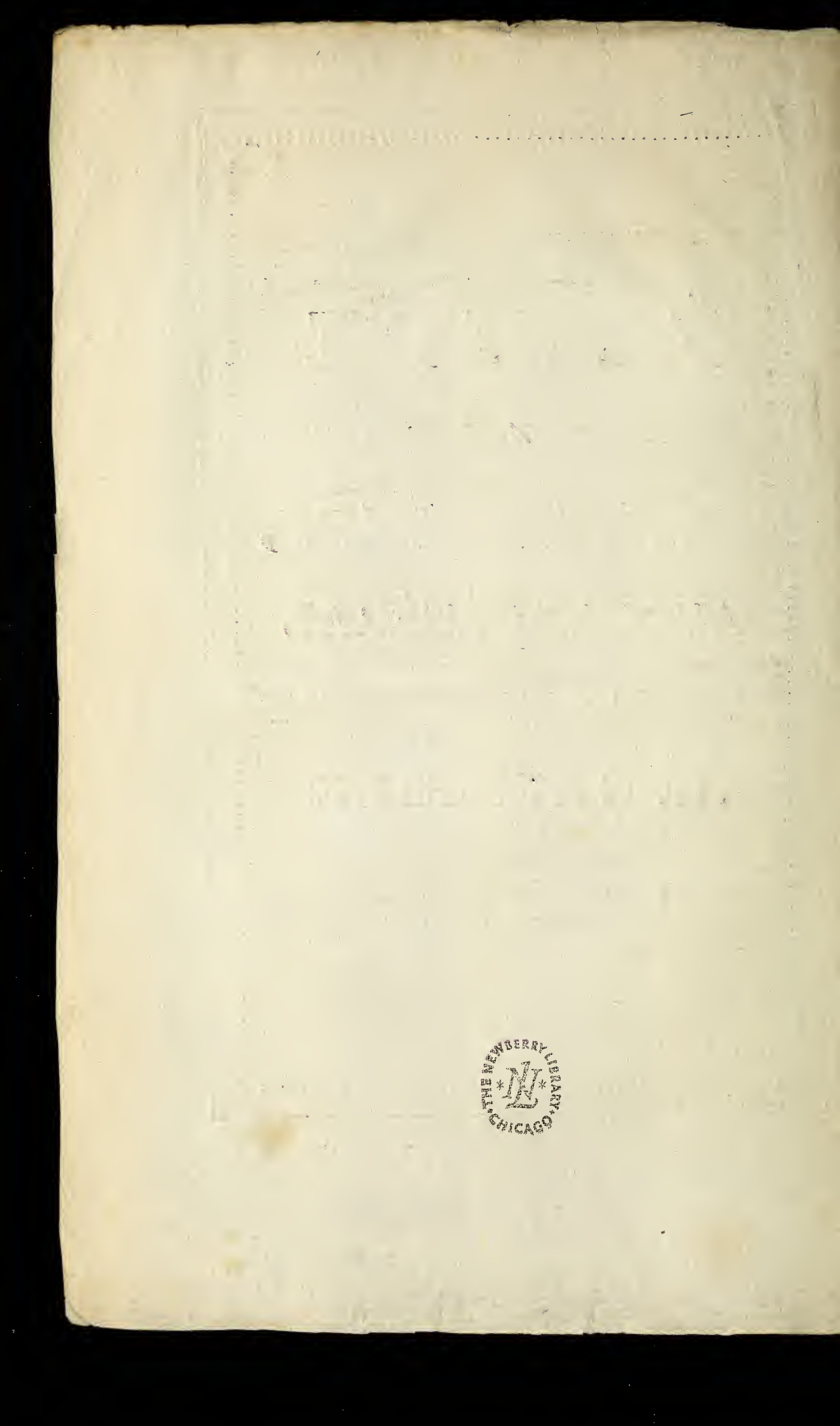
*A*

# M. SERVAN,

AVOCAT-GÉNÉRAL

AU PARLEMENT

DE GRENOBLE.


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO



# EPITRE
## A M. SERVAN,
## AVOCAT GÉNÉRAL
## AU
## PARLEMENT DE GRENOBLE,
### SUR
### *Son Discours sur les Mœurs.*

BRILLANT Éléve de Socrate,
Rival sublime de Platon,
Dont la séduisante raison
Nous plaît, nous instruit & nous flate
Par la vigueur de son crayon;
Toi, dont l'ame sensible & tendre,
Dans tous nos cœurs, vient de répandre
Le doux éclat du sentiment;
De la nature, heureux amant,

De la vertu, puiſſant organe ;
Toi, qui joints les tendres pinceaux,
La molle fraîcheur de l'albane
Au fier coloris des Vanloos :
Philoſophe, Orateur, Poëte, *
SERVAN, laiſſe à mes bras tremblans
Joindre une ſimple violette
Aux fleurs, aux lauriers triomphans,
Dont les Français ornent ta tête.

En offrant le tableau des *Mœurs*
Aux Français tendres & volages,
N'es-tu pas sûr de nos hommages ;
Tu viens de parler à nos cœurs.
Oui, cette Nation brillante,
Qu'un vain & faux éclat enchante,
Malgré ſes bruyantes erreurs,
Les jeux, les plaiſirs enchanteurs,

* Quiconque a entendu M. Servan, & a lû ſes Ouvrages, ne lui refuſera pas ſans doute le titre de Poëte : ce n'eſt pas celui qui coud quelques rimes au bout d'une phraſe, qui mérite ce beau nom. Otez les rîmes à la Henriade, il reſtera toujours des tableaux, des images, des attitudes pittoreſques, un coloris brillant, une fougueuſe imagination ; & voilà le Poëte.

De la vertu ſimple & touchante,
Connaît encore les douceurs.
Mais, ſi des paſſions cruelles,
La voix, & le cri ſéducteur
Etouffe en nous les étincelles
Du ſentiment & de l'honneur;
Si de la nature modeſte,
Le flambeau divin & céleſte
N'a plus qu'une faible lueur;
Si le ſoufle impur & funeſte
Du vice & du luxe impoſteur,
Bannit loin de nous la candeur,
Ne craignons rien; SERVAN nous reſte:
La France en lui trouve un Cenſeur.
Ce Philoſophe, ce grand Homme,
Ce vertueux ſoutien de Rome,
Caton revit encor chez nous.
Toujours ſon ame nous éclaire
De ſes rayons puiſſants & doux;
Français, ſa voix ferme & ſévére
Se fait entendre parmi vous;
Toujours cet Ange tutelaire
Prête à notre faible miſére
Un apui sûr & généreux;

Et Themis, dans ſon ſanctuaire
Vient de le montrer à mes yeux.

Orphée, aux doux ſons de ſa lyre,
Des tigres domptait la fureur;
Servan, quand la vertu t'inſpire,
En moi je ſens un nouveau cœur.
Tout Citoyen devient mon frère.
Je brûle de ſerrer mon père,
Dans mes bras, yvre de plaiſir;
Et je n'ai plus d'autre deſir
Que de recueillir de ma mère,
Un regard tendre, un doux ſouris.

O doux préſent de Polymnie!
Charme des cœurs & des eſprits,
Nectar pur, céleſte ambroiſie;
Objet ſacré, Nymphe chérie,
Toi! dont mes yeux furent épris,
Dès que je ſortis de l'enfance,
O voluptueuſe éloquence!
Régne ſur mes ſens attendris.
Non, non, la touchante harmonie
Des Pergolézes, des Lullis,

Des Rameaux & des Vivaldis,
Brûle, échauffe moins mon génie,
Que les flammes de tes Ecrits.
Tu parles; mon ame est ravie;
Je crois voir une Déïté
Transporter mes sens & mon être
Au-dessus de l'humanité;
Je t'entends; que je suis fier d'être!
J'ai part à la divinité.

Peuples de Rome & de la Grèce,
O vous! qui dressiez des autels
A l'éloquence enchanteresse;
Chez qui les vertueux Mortels
Avaient, pour prix de leur sagesse,
Les triomphes les plus brillans;
Vous, qui mettiez votre puissance
A leur dresser des monumens
D'amour & de reconnoissance;
Si SERVAN vivait parmi vous,
O! combien vous seriez jaloux
De couronner son éloquence
Par des suffrages éclatans:
Je crois vous voir, dans vos élans,

Lui dire : « Apui de la Patrie,
» Toi qui, par tes accens vainqueurs,
» Et les foudres de ton génie,
» Frapes, séduis, brises nos cœurs;
» Viens parmi nos grands Orateurs,
» Nos Philosophes & nos Sages,
» Comblé de nos plus purs hommages,
» Recevoir les tribus flateurs,
» Que nous devons à tes Ouvrages,
» Et bien plus encor à tes *Mœurs*;
» Viens à côté des Aristides,
» Des Licurgues & des Platons,
» Des Séneques & des Catons,
» Que tu choisis toujours pour guides,
» Et dont tu nous peins les leçons,
» T'asseoir au temple de mémoire;
» A leurs lauriers unis ta gloire;
» Joins ton mérite à leurs grands noms. »
Alors on verrait les Apelles,
Les Phidias, les Praxitelles,
Consacrer leurs heureux talens,
A fixer chez eux ton image,
Tes traits, ton cœur, tes sentimens;
De ces Arts nobles & puissans,

Tel on faisait alors usage.
Ils te peindraient, tenant en main
La balance de la Justice ;
Des Humains pesant le destin,
Non pas au poids de l'avarice,
Des passions & du caprice,
Et de l'aveugle cruauté,
Mais à celui de la clémence
Et de la noble intégrité.
On y verrait à ton côté,
L'active & douce bienfaisance
Tendre une main à l'indigence,
Et de l'autre essuyer ses pleurs;
Le sentiment & la nature,
Et la candeur modeste & pure,
Tenant des guirlandes de fleurs,
En parer ta tête immortelle.
On verrait encor à tes pieds,
Tous les préjugés foudroyés,
Et d'une lumiére plus belle,
Briller l'auguste vérité.
Auprès de toi, l'humanité
Recevrait des loix de ta bouche;
Et la chicane, au regard louche,

Rentrerait dans l'obſcurité.
Les yeux fixés ſur la Patrie,
Tu lui montrerais tes écrits;
Elle-même d'un doux ſouris
Aplaudirait à ton génie;
Son eſtime en ſerait le prix.
Alors te couvrant de ſon aîle,
La gloire à tes vertus fidéle,
Tel qu'un ſoleil étincelant,
D'une flamme pure, éternelle,
Eclairerait ce monument.
Mais, où m'emporte mon délire?
Hélas! ces beaux jours ne ſont plus;
Et l'éloquence & les vertus
N'ont point d'autels dans notre empire.
SERVAN, pour prix de tes talens,
Si tu ne vois point nos contrées
T'ériger d'auguſtes trophées,
Un temple & des autels brillans,
Chaque Citoyen dans lui-même,
Te prenant pour ſon Dieu ſuprême,
T'offrira toujours ſon encens.

Mais quand ta voix enchantereſſe
Nous ravit par ſes doux accords;

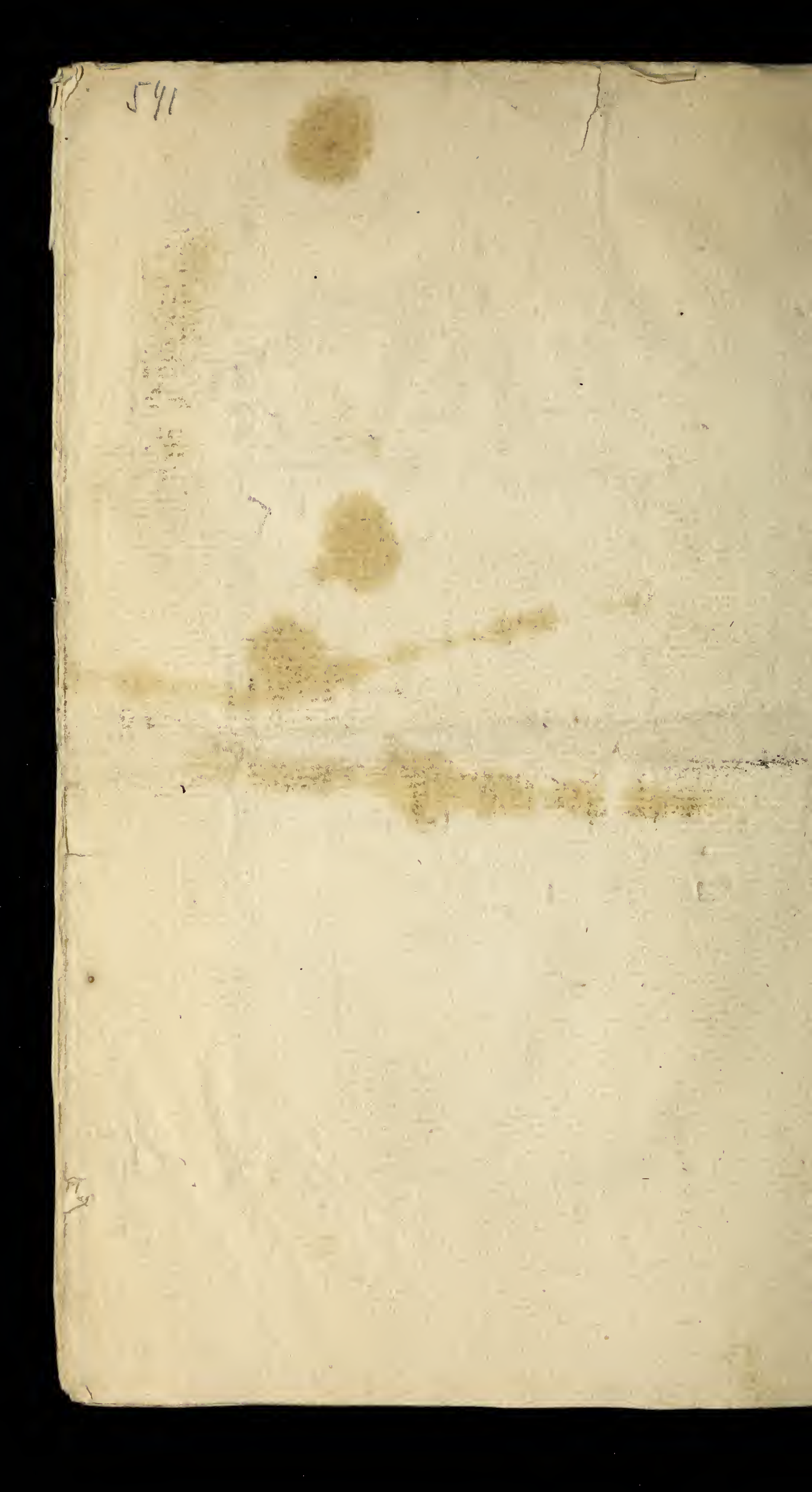
O Ciel! . . . quelle affreuſe triſteſſe
Vient ſe mêler à nos tranſports?
Je vois la Parque meurtriére . . .
Barbare! . . . ſuſpendez vos coups:
Ce Citoyen qui nous éclaire,
Mérite-t-il votre courroux?
Si le beſoin du ſang vous preſſe,
Venez, contre ce Financier,
Qui, dans les bras de la molleſſe,
De la Patrie eſt meurtrier,
Armez votre main vengereſſe,
De ſes ſoins venez le payer,
Je le livre à votre puiſſance;
Que le ciprés ſoit ſon laurier,
Et le trépas ſa récompenſe.
Sur ces hydeux & noirs oiſeaux,
Chantres effrayans des tombeaux,
Aſſouviſſez votre furie;
Mais de l'Amphion de nos bois,
Reſpectez la douce harmonie;
Il nous charme trop par ſa voix,
Pour lui ravir ſitôt la vie.

O toi qu'admire mon eſprit!
Et que révére plus encore

Mon cœur par tes vertus ſéduit;
SERVAN, que tout mortel adore,
Puiſſai-je un jour dans le Barreau,
A la clarté de ton flambeau,
Briller d'une faible étincelle,
Et dans la carriére immortelle,
Où tu cueilles tous les lauriers,
Glaner quelques lilas groſſiers,
Prix trop indigne de ton zéle!
O! qu'avec un plaiſir bien grand,
Je défendrais contre un puiſſant,
L'Infortuné que l'on opprime;
L'Innocent que noircit de crime,
L'impoſture du vil méchant,
Dont trop ſouvent il eſt victime!
Qu'avec des tranſports raviſſants,
Ma faible voix ferait entendre
Les cris de cette épouſe tendre,
Dont on veut rompre les ſermens!
Profond Cujas, ſavant Barthole,
Vous, loix, dont on fait ſi grand cas!
Hélas! je ne vous connais pas;
Mais ſi l'eſprit, à votre école,
N'acquiert que de l'obſcurité;

Et ſi l'auſtére vérité
Gémit ſous le poids indigeſte
Du ſophiſme & de l'argument,
Fuyez ſcience ſi funeſte;
Et vous que tout le monde ſent,
Vertu, nature, ſentiment,
Soyez mon Code & mon Digeſte.




541